

Trois questions au réalisateur Albert Serra



Pourquoi avoir choisi de tirer votre film entre deux pulsions, désir et morbidity ?

Le film a deux origines distinctes. D'abord, il m'a été inspiré par la lecture en français d'*Histoire de ma vie*, de Casanova. J'ai une affinité naturelle avec ses écrits car mon imaginaire est proche de la littérature du XVIIIe siècle. Au même moment, un producteur roumain m'a contacté pour écrire un film sur Dracula, moi qui n'ai jamais vu de film de vampire. J'ai donc mélangé ces deux histoires, dans une œuvre à la frontière entre installation vidéo et fable fantastique.

Pourquoi insister sur la fin de la vie de Casanova et son parcours d'homme de lettres ?

Il faut savoir que cette fin de vie est un épisode imaginaire puisque ses écrits s'arrêtent bien avant sa mort. Casanova est avant tout un personnage compulsif et un brillant théoricien, ce qui me plaît. Mais le film concilie deux visions : une partie, légère, autour de la sensualité au XVIIIe siècle, puis le basculement de Casanova dans une nouvelle esthétique, une atmosphère plus sombre, romantique et ésotérique.

Quelle est votre place dans le cinéma espagnol ?

Je suis tout seul. Dans le cinéma espagnol, hormis Pedro Almodovar, qui vient des marges, la plupart des réalisateurs sont très académiques et n'ont aucun sens de l'avant-garde. Ils courent après le succès et sont déconnectés de l'actualité du cinéma d'auteur international. C'est étrange et assez ennuyeux.